

Paris, hiver 1954

Assise à la table de la cuisine avec un exemplaire du *Figaro* dans les mains, Éva d'Orsey écoutait le tic-tac de l'horloge : c'était le son du temps qui s'éloignait tout doucement d'elle. Tout en tirant sur sa cigarette, elle observa la brume glaciale, dehors. Paris se réveillait tranquillement, et l'aube grisâtre, striée d'orange, laissait peu à peu la place à un ciel bleu marine. Elle était debout depuis quatre heures du matin. Au fil des ans, le sommeil l'avait abandonnée au profit de cette douleur qui élançait tout le côté gauche de son corps.

Cela faisait des mois que son médecin avait baissé les bras. Son diagnostic était simple : Éva n'était pas une bonne patiente. C'était une femme arrogante qui refusait de faire ce qu'on lui disait.

Sa cirrhose se répandait à une vitesse stupéfiante, désormais, dévorant son foie pas à pas. Le verdict était clair : elle devait arrêter de boire.

— Vous ne faites aucun effort ! l'avait-il réprimandée lors de leur dernier rendez-vous.

Assise sur la table de consultation, elle était en train de reboutonner son chemisier.

— J'ai des problèmes d'insomnie.

— Voilà qui ne m'étonne guère, avait-il soupiré. Votre foie est complètement enflammé...

— J'ai besoin de quelque chose qui puisse m'aider à dormir, avait-elle déclaré en le regardant droit dans les yeux.

Il avait regagné son bureau d'un air las et avait griffonné une ordonnance.

— Je ne devrais même pas vous en donner, vous savez... N'en prenez qu'un à la fois : c'est un médicament très puissant, l'avait-il prévenue en lui tendant le papier.

— Merci.

— Pourquoi n'essayez-vous pas au moins d'arrêter de fumer ? avait-il tenté dans un dernier élan d'espoir.

En effet, pourquoi ?

Éva souffla sa fumée et écrasa le mégot de sa Gitane dans le cendrier. Ces cigarettes étaient décidément trop fortes, trop masculines... Mais elles lui convenaient à la perfection. Aujourd'hui, elle ne parvenait plus qu'à distinguer les goûts prononcés. Du chocolat bon marché, du pâté de foie ou du café noir : peu importait ce qu'elle consommait, dorénavant ; elle n'avait plus d'appétit.

La naïveté teintée d'arrogance du médecin l'avait amusée. Pourquoi pensait-il qu'elle désirait vivre le plus longtemps possible ?

Elle s'empara d'un stylo et traça une suite de cercles réguliers en bas de la page.

Il lui restait encore deux ou trois choses à régler, et ce serait bon. Il y avait des semaines de cela, elle était allée voir un notaire, un jeune homme certes froid, mais appliqué. Et elle avait confié la boîte à madame Assange, sa vieille concierge grincheuse. Mais la nuit dernière, aux prises avec l'insomnie, elle avait alors songé au trajet Londres-Paris.

Elle devait avouer que l'idée de l'avion lui plaisait. C'était à la fois extravagant et totalement inutile, mais il y avait des choses que l'on se devait de faire au moins une

fois dans sa vie, et voyager par la voie des airs en faisait partie. Avec un sourire, elle s'imagina les kilomètres de mer froide et bleue, puis les premiers signes de la capitale française...

Elle grimaça soudain, victime d'un nouvel élanement semblable à des coups de poignard et suivi d'un engourdissement sur tout le côté du corps.

Elle songea à sa bouteille de cognac. Elle ne voulait pas boire dans la journée. Pas avant dix-huit heures, avait-elle tranché – en tout cas, c'était ce qu'elle avait prévu. Mais ses mains étaient parcourues de tremblements, et son estomac se tordait de douleur.

Non. Elle se ferait couler un bain, s'habillerait et se rendrait à la messe de sept heures et demie à l'église de la Madeleine. De toutes les églises parisiennes, celle-ci était sa préférée.

Là, Marie-Madeleine, cette enfant de l'Église difficile et controversée, passait son temps à se faire porter aux cieux par les anges, jour après jour.

Éva aimait comparer la messe à l'opéra : c'était un spectacle grandiose dans lequel étaient déployés les plus somptueux artifices... Et la foi était un tour de passe-passe dans lequel vous teniez le rôle à la fois du magicien et du spectateur, du dupeur et du dupé. Mais qui n'aimait pas un bon tour de magie de temps en temps ?

Éva plia son journal et se leva.

Vêtue de son plus beau tailleur bleu marine, elle s'assiérait au premier rang, aux côtés des fidèles. Ils écouterait le jeune prêtre, le père Paul, s'efforcer de comprendre les Saintes Écritures et de les appliquer, avec son intellect incroyable, au moment présent. Il n'y parvenait pas toujours ; il ignorait comment justifier les incohérences, n'ayant pas encore compris que c'étaient elles, le véritable mystère. Cela dit, son intelligence plaisait à Éva, presque

autant qu'elle lui plaisait à lui-même. Très fréquemment, face à une forme verbale inattendue, il se retrouvait réduit à farfouiller parmi tout un tas de traductions en hébreu pour finalement apporter la lumière sur une majestueuse contradiction spirituelle. Ces tentatives d'héroïsme n'étaient pas vaines, avec Éva, car elle était du genre à apprécier ceux qui essayaient, en particulier quand ils n'avaient pas peur de le faire en public.

Évidemment, lui ne voyait pas les choses sous cet angle. Au sortir du séminaire, il s'imaginait apporter à ses paroissiens sagesse et conseils. Ce qu'il ne comprenait pas, c'est que ses fidèles, pour la plupart des femmes d'un certain âge, étaient là pour lui, et non le contraire. Le père Paul commençait tout juste dans la vie. Ses convictions fragiles avaient besoin d'un bouclier. Ses fidèles attendaient donc qu'il succombe à son tour à l'insupportable inconstance de Dieu, à l'assurance de sa grâce et à l'obscurité de sa merci.

Ces idées calmèrent aussitôt son esprit agité, le remettant sur des rails familiers : les paradoxes de la foi et du doute. Comme un bout de tissu usé dont le simple toucher pouvait la rassurer.

Donc, la messe, puis..., oui, l'agence de voyages.

Elle alla vider le cendrier dans l'évier et le rinça. En bas, dans la ruelle, quelque chose bougea : une ombre menaçante qui se rapprochait. Une paire d'ailes noires qui battaient en harmonie parfaite jusqu'à engloutir totalement le mur d'en face, masquant soudain les pâles rayons du soleil hivernal. Un nouveau souvenir s'imposa alors à elle. Une terreur panique ; l'odeur des pâturages et des bois humides..., puis une spectaculaire volée de corbeaux, tournoyant dans le ciel limpide, leurs ailes scintillant comme de l'ébène et leurs becs, aussi tranchants que des lames de rasoir, hurlant à vous rendre sourd...

Elle se retint au plan de travail et ferma les yeux de toutes ses forces ; le cendrier vint se briser dans l'évier de porcelaine.

— Non !

Elle jeta un regard prudent à l'extérieur, le cœur lui martelant toujours les côtes. L'ombre avait disparu. Sans doute un vulgaire groupe de pigeons, songea-t-elle.

Elle ramassa les pièces du cendrier et les aligna précautionneusement devant elle. Il s'agissait d'un vieil objet sans valeur, mais il lui rappelait une autre époque, une époque où la vie était pleine de promesses.

Le tic-tac de l'horloge se fit plus pesant.

Elle n'hésita qu'un petit moment.

Éva s'empara d'un verre et de sa bouteille de cognac bon marché. Elle se servit d'une main tremblante et but cul sec. La chaleur de l'alcool se répandit instantanément dans tout son corps et la calma aussitôt.

Ce médecin ne comprenait rien.

Il ignorait ce qu'était de vivre coincé entre les souvenirs et les regrets, sans rien pour atténuer sa peine.

Elle se servit un autre verre et passa les doigts sur un morceau de céramique brisée.

Elle recollerait son cendrier.

Puis prendrait un bain.

Enfilerait son tailleur bleu marine.

Elle jeta la tête en arrière et vida son verre d'un trait.

Ça lui était égal, désormais, qu'on décèle ses faiblesses.

Londres, printemps 1955

Grace Munroe se réveilla en sursaut et en nage. Elle était en train de fuir dans une forêt sombre et dense parsemée d'embûches, hurlant à en perdre haleine. Mais plus elle courait, plus les lieux devenaient impénétrables. Des plantes surgissaient de terre pour venir s'enrouler sur ses chevilles. Les branches lui fouettaient le visage, les jambes et les bras. Et elle était dominée par ce terrible sentiment qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps. Elle poursuivait quelqu'un, ou quelque chose, mais la distance qui les séparait demeurait invariablement la même. Soudain, elle trébuchait et tombait la tête la première dans un profond ravin rocheux.

Le cœur battant à tout rompre, il lui fallut un moment, dans la semi-obscurité, pour se rendre compte qu'elle était dans sa chambre, dans son lit.

Ce n'était qu'un rêve.

Elle alluma sa lampe de chevet et s'écroula sur les oreillers. Son cœur lui martelait encore les côtes, et ses mains tremblaient. Elle avait déjà fait ce cauchemar, petite, mais elle avait pensé en être débarrassée depuis longtemps. De toute évidence, toutes ces années après, il avait décidé de ressurgir.

Depuis combien de temps dormait-elle ? Un coup d'œil au réveil lui révéla qu'il était presque six heures et demie.

Elle n'avait voulu se reposer qu'un petit quart d'heure, et voilà qu'elle s'était assoupie pratiquement une heure entière.

Mallory serait là d'une minute à l'autre, et elle avait encore à s'habiller. Grace n'avait aucune envie de sortir ce soir, mais elle avait promis à son amie. Elle commença par tirer les gros rideaux qui masquaient la fenêtre donnant sur Woburn Square.

Nous étions fin avril ; les journées s'allongeaient de plus en plus, et le crépuscule prenait désormais une douce teinte bleu ambre, présageant la chaleur des mois à venir.

Les platanes qui encadraient le parc affichaient de minuscules bourgeons vert vif sur leurs branches qui se transformeraient, l'été venu, en une abondante voûte émeraude. À l'heure actuelle, toutefois, il ne s'agissait que de brindilles secouées violemment par le vent glacial.

Durant la guerre, le jardin central avait été transformé en potager, et les grilles, qui avaient fini à la fonderie, n'avaient toujours pas été remplacées. Les bâtiments qui tenaient encore debout étaient noircis et parsemés d'éclats d'obus.

Le changement de saison charriait une atmosphère électrique que la nuit proche venait doucement pondérer. Dehors, les oiseaux chantaient et les pousses des futurs jacinthes et narcisses s'agitaient sous le vent. Chaud au soleil, glacial à l'ombre, le printemps était véritablement la saison des extrêmes. Grace affectionnait tout particulièrement le caractère vivifiant de cette phase et la lumière voilée et changeante qui n'était jamais ce qu'elle paraissait. C'était une période de métamorphose intense et mystérieuse : le plus terrible des orages était toujours suivi, quelques instants plus tard, d'une explosion de couleurs...

Grace plaqua la main sur la vitre gelée. Ce n'était pas leur véritable maison, comme aimait à le dire son mari

Roger. En effet, il visait plus impressionnant encore, du côté de Belgravia. Mais Grace aimait cet endroit. Elle se trouvait en plein cœur de Bloomsbury, tout près de l'Université de Londres et du King's College, ce qui lui rappelait toutes ces années passées à Oxford, avec son oncle, avant qu'elle ne rencontre Roger, quelques années plus tôt seulement. C'était un quartier en constante effervescence, débordant d'entreprises et d'étudiants. Elle vit justement un petit groupe d'employés de bureau, emmitouflés dans leurs imperméables, la tête baissée face au vent, foncer comme un seul homme vers la bouche de métro.

Elle posa alors le front sur la vitre.

Comme ce devait être excitant d'avoir un travail... Un joli petit bureau, une armoire parfaitement rangée et, par-dessus tout, un but dans la vie.

Maintenant qu'elle était mariée, ses journées lui paraissaient terriblement manquer d'intérêt, et elle passait de manière mécanique d'une obligation sociale à une autre.

Roger, lui, prenait chacune de ces activités très au sérieux : « Tu as discuté avec quelqu'un, au déjeuner du Conservative Ladies Club ? », « À côté de qui étais-tu assise ? », « Dis-moi qui était là ».

Il était étonnamment doué pour détecter le sens caché de l'échange le plus banal.

« Ils t'ont placée à la première table, tout devant ? Excellent. N'oublie pas d'écrire à Mona Riley pour la remercier de son invitation. Peut-être pourrais-tu organiser un dîner entre nous ? Non, j'ai mieux : invite-la à prendre le thé et arrange-toi pour qu'elle nous invite à l'une de ses soirées. Ce serait mieux, s'ils nous proposaient en premier ; n'est-ce pas ? »

Il comptait sur elle pour entretenir leur carnet de relations, mais Grace n'avait absolument pas la fibre sociale.

Il allait toutefois falloir qu'elle se dépêche, si elle ne voulait pas faire attendre son amie.

Elle ouvrit la porte de sa chambre et appela la gouvernante, occupée en bas.

— Mrs Deller !

— Oui ? répondit une voix venant de la cuisine, deux étages plus bas.

— Ça vous dérangerait de m'apporter un peu de thé, s'il vous plaît ?

— Pas du tout.

Sur ce, elle se rua dans la salle de bains, s'aspergea le visage d'eau froide et se le tamponna tout en s'observant dans le miroir. Il aurait vraiment fallu qu'elle fasse un effort, qu'elle s'achète du fard à paupières bleu et de l'eyeliner noir liquide, qu'elle apprenne à dessiner ses sourcils, comme le faisaient toutes les femmes d'aujourd'hui... Elle se contenta pour le moment de poudrer son nez et ses joues avant de peindre ses lèvres en rouge. Ses cheveux lui tombaient jusqu'aux épaules. Sans prendre la peine de les peigner, et d'une main parfaitement habile, elle en forma un chignon qu'elle maintint à l'aide de plusieurs épingles à cheveux. C'est alors qu'on sonna à la porte.

Pour une fois que Mallory était à l'heure !

Grace ouvrit grand sa commode et s'empara d'une robe de cocktail en shantung bleue, qu'elle jeta sur le lit avant de se débarrasser de sa jupe en tweed et de son chemisier sans même défaire les boutons.

Où étaient donc passées ses chaussures bleu marine ?

Tandis qu'elle inspectait le bas de sa commode à quatre pattes, elle sentit son collant se filer au niveau du talon et remonter doucement vers le mollet.

— Mais ce n'est pas vrai !

Tout en détachant ses bretelles, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et les douces inflexions de voix de femmes

tandis que Mrs Deller proposait de débarrasser Mallory. Ce fut alors au tour des marches du vieil escalier géorgien de grincer sous les pas de son amie qui montait.

Grace dénicha une nouvelle paire de collants dans sa commode et se percha au bord du lit pour les enfiler. On cogna à la porte.

— Ce n'est que moi ! Tu es habillée ?

— J'ai mis un jupon, on va dire...

Mallory passa la tête dans l'entrebâillement. Ses cheveux auburn tombaient en anglaises sur un collier de perles qui tranchait avec son visage pâle.

— Tu n'es pas prête ? Ça a déjà commencé, Grace !

Grace agrafa le haut de ses collants et se releva.

— N'est-ce pas la nouvelle mode, d'être en retard ?

— Depuis quand suis-tu la mode, toi ?..

— Mes collants sont bien droits ? s'enquit Grace en tournant sur elle-même.

— Oui. Tiens, ta gouvernante m'a demandé de te donner ça.

Mallory lui tendit la tasse qu'elle avait montée.

— Merci.

Grace sirota son thé en regardant son amie aller se percher dans un bruissement d'étoffe tout au bord du fauteuil afin de ne pas froisser sa jolie robe évasée.

— Tu peux me dire ce que tu as fait de ton après-midi ? la réprimanda Mallory.

— Oh ! Pas grand-chose...

Grace se gardait bien de révéler ses petites siestes diurnes ; elle n'avait que trop conscience que cela lui porterait préjudice.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis rentrée de chez le coiffeur il y a à peine une heure.

Mallory tourna alors la tête afin d'afficher son joli profil ainsi que sa nouvelle coupe.

— Sérieusement, Mr Hugo est bien le seul coiffeur de tout Londres à qui je confierais jamais mes cheveux. Tu devrais aller le voir, ma chérie : cet homme fait des miracles. Tu aurais une cigarette ?

— Sers-toi, répondit Grace avec un coup de menton en direction de l'étui en argent posé sur la table, puis elle avala une dernière gorgée de thé.

— Qu'est-ce que tu comptes porter, ce soir ? lança Mallory en tirant une cigarette.

— Ma robe en taffetas bleu.

— Il faut vraiment qu'on te refasse ta garde-robe, sourit Mallory d'un air désabusé. Les boutiques regorgent de si jolies choses...

Du haut de ses trente ans, Mallory n'en avait que trois de plus que Grace, mais elle s'était pourtant déjà assuré une place parmi les plus chics jeunes femmes de Londres. Mariée à Geoffrey, le cousin de Grace, elle s'efforçait de prendre celle-ci sous son aile, mais son amie faisait preuve d'un hermétisme incroyablement frustrant.

— Tu n'aimes pas cette robe ? s'étonna Grace.

— Non, elle est très bien, soupira Mallory avec un haussement d'épaules.

— Qu'est-ce qu'il y a, alors ? insista Grace en dressant le vêtement devant elle.

— C'est juste que... Tu connais Vanessa : elle est toujours à la pointe de tout. Tu peux être sûre qu'elle sera habillée à la nouvelle mode de 1956...

— Ce qui serait absolument remarquable, étant donné que nous sommes en 1955.

— Justement : cette fille est en avance sur son temps !

— D'accord, mais dois-je vraiment chercher à lui faire concurrence ? Nous ne sommes pas toutes destinées à être

des faiseuses de mode, tu sais. Cette femme dispose de bien trop de temps et d'argent, si tu veux mon avis...

— Peut-être, mais, en attendant, jamais personne ne rate ses soirées. Il faudrait que tu songes sérieusement à en organiser, ma chérie. Profite de ce soir pour chiper quelques noms sur sa liste d'invités ! J'ai un carnet et un stylo dans mon sac, si tu veux.

— Mon Dieu, Mal, cette simple idée me donne la migraine ! lança Grace dans un frisson.

— Graaaace ! soupira Mallory, abattue. Comment ça se passait, à Oxford, hein ?

— Mon oncle est professeur à l'université... Lorsque nous recevions, c'était pour jouer au bridge autour d'un bon gratin.

— Mon Dieu, quelle horreur ! s'écria Mallory dans un éclat de rire. Il va falloir passer outre cette insociabilité si tu veux servir ton mari, tu sais. Ce n'est pas son joli petit minois qui lui fera obtenir une promotion, malheureusement...

Elle esquissa un sourire.

— Tu es bien loin de tout ça, pas vrai ? Tu aimes ma robe ?

Elle se leva et fit tourner sa jolie robe rouge sang qui lui tombait sur les épaules.

— Elle est neuve. Je l'ai trouvée chez Simpson.

— Splendide, oui, commenta Grace en enfilant sa robe bleu marine. Il n'y a pas de briquet, dans l'étui ?

Mallory farfouilla, en vain.

— Non. Attends, laisse-moi t'aider, dit-elle en coinçant sa cigarette entre ses lèvres parfaitement maquillées.

— Roger a dû me le prendre. On passe notre temps à courir après les briquets, ici, s'agaça-t-elle tandis que Mallory lui fermait sa robe dans le dos. Il n'a pas intérêt à le perdre, celui-ci : c'est l'un de mes préférés !

Du bout des doigts, Mallory tira sur cinq bons centimètres de tissu qui auraient dû coller au corps de son amie.

— Elle est trop grande : tu as encore perdu du poids, toi ! commenta-t-elle d'un ton accusateur.

Grace alla ouvrir un tiroir de sa coiffeuse et en sortit un paquet d'allumettes. Elle le lança à Mallory, qui l'attrapa au vol avec le surprenant réflexe d'un véritable garçon manqué.

— Tu veux bien m'en allumer une aussi, s'il te plaît ?

— Avec plaisir. Après tout, tu es ma cavalière, ce soir.

— Oui, merci, d'ailleurs...

Grace croisa son regard dans le miroir et la gratifia d'un clin d'œil en clipsant des perles à ses oreilles. Elle savait très bien que Mal ne cherchait qu'à l'aider.

— C'est gentil de m'avoir proposé de t'accompagner.

— Je ne peux pas te laisser dépérir toute seule dans cette grande maison, commenta Mallory en allumant deux cigarettes avant de lui en tendre une. Et puis, je n'ai malheureusement pas souvent l'occasion de me débarrasser de mon mari contre quelqu'un qui sait m'écouter. De toute façon, il ne supporte pas Vanessa. D'après lui, elle aurait une mauvaise influence sur moi...

— Et qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Bien évidemment !

Mallory s'empara alors d'un dépliant qui traînait sur une pile de livres posée sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Rien du tout, rétorqua Grace en s'en voulant aussitôt de ne pas avoir pensé à ranger. C'est juste un programme scolaire...

— L'Oxford and County Secretarial College ?

Mallory voulut feuilleter le dépliant, qui s'ouvrit naturellement sur les pages que Grace avait déjà cornées.

— Dactylographie avancée et gestion de bureau ?

Comptabilité ? Tu m'expliques ? lança-t-elle avec une moue surprise.

— On ne sait jamais..., répondit Grace en enfilant ses ballerines bleues. Ça pourrait s'avérer utile, si Roger ouvrait sa propre entreprise... Je pourrais organiser ses rendez - vous, taper ses lettres...

— Mais, Grace, tu as *déjà* un travail, répliqua Mallory. Tu es *sa femme*.

— Ce n'est pas un travail.

— Ah non ? riposta Mallory en la fusillant du regard. Tu as lu ce qui est noté en tout petit sur ton acte de mariage ? Il t'incombe de fonder un foyer et de concevoir une vision de votre avenir et de votre place dans ce monde. Imagine : l'école des enfants, le lieu de vos vacances, vos relations... Tous ces choix ne reviennent qu'à une seule personne : toi.

Elle adopta alors un ton exagérément bourgeois.

— « Oh, les Munroe ? Bien sûr que je les connais ! N'est-elle pas une femme merveilleuse ? Son fils est à Harrow avec notre aîné... J'adore ce qu'elle a fait de son intérieur, pas vous ? »

Mallory envoya valser le dépliant en tirant une nouvelle fois sur sa cigarette.

— Crois-moi, ma chérie, tu as un travail. Et puis, cette école est à Oxford. Combien de fois encore vais-je devoir te rappeler que tu vis à Londres, désormais ?

— Mais ces cours ne durent que quelques mois...

— Quelques mois ? Mais tu es folle, ma parole ! Qu'est-ce qu'est censé faire Roger, en t'attendant ? Tu devrais te concentrer sur des choses pratiques durant ton temps libre, tu sais, souffla-t-elle en recrachant la fumée.

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas..., réfléchit Mallory, à qui la simple notion de développement personnel était totalement étrangère. La composition florale, par exemple. Ou bien la harpe !

— La harpe ? En quoi est-ce pratique, de jouer de la harpe ?

— C'est... relaxant ! Et puis, ça te donne le droit de caresser quelque chose entre tes jambes en public !

— Dieu que tu as l'esprit tordu ! s'amusa Grace. Tu veux savoir ce qui me relaxerait, moi ? Classer des dossiers, commander du papier à lettres, faire les comptes...

— Grace..., souffla Mallory en dressant les mains en signe de désespoir. T'arrive-t-il parfois de m'écouter ? Tu n'es plus à Oxford. Laisse-moi te dire un petit secret, poursuivit-elle en chuchotant : ce n'est pas l'esprit qui plaît aux hommes, ici, mais le charme.

— Alors, comme ça, je n'ai aucun charme ? fit-elle mine de se vexer.

— Voyons, tu es splendide, ma chérie, répliqua Mallory en levant les yeux au ciel. Je dis simplement que...

— J'ai très bien compris.

Elle savait que Mallory ne se laisserait pas convaincre. Chaque fois qu'elles se retrouvaient, son amie débordait de nouvelles suggestions pour faire d'elle une meilleure femme au foyer. En quoi ce soir se devait-il d'être différent ?

— Roger rentre quand ? s'enquit Mallory en vérifiant son rouge à lèvres dans son miroir de poche.

— Dans une semaine, maximum.

— Ça fait longtemps qu'il est parti. Il doit te manquer, non ?

Grace ne répondit pas.

— Tu verras : tu oublieras toutes ces bêtises dès qu'il réapparaîtra. Tu as une ceinture ? lança-t-elle en s'activant dans son dos. Ne t'a-t-on jamais expliqué que tu es censée prendre du poids les années qui suivent le mariage ? Comment puis-je devenir une marraine complètement gaga si tu ne fais pas en sorte de grossir un bon coup, hein ?

Quelque chose s'altéra dans le regard de Grace, qui tira longuement sur sa cigarette avant de se détourner de son amie.

— Je ne crois pas avoir de ceinture, souffla-t-elle en farfouillant parmi ses robes.

Mallory observait sa frêle silhouette. De toute évidence, elle avait touché une corde sensible.

— Tiens, dit-elle en retirant l'épaisse ceinture de velours noir d'une autre robe de soirée avant de la nouer autour de la taille de Grace. Celle-ci fera très bien l'affaire.

Grace semblait petite, ce soir, même plus jeune que d'habitude. Mallory avait l'impression de voir une fillette affublée des vêtements de sa maman. C'était sa coiffure qui posait problème : cette coupe droite et trop sage aurait mieux collé à une femme plus mûre, mais, sur son amie, cela ne faisait qu'accentuer son jeune âge et agrandir ses longs yeux gris-vert en amande.

— Tu es sûre que ça colle ? chercha à s'assurer Grace en s'observant dans le miroir.

Ce n'était pas du tout dans ses habitudes de se soucier du regard des autres, et Mallory réalisa d'ailleurs que c'était l'une des choses qu'elle admirait secrètement chez son amie, malgré leurs prises de bec régulières.

— C'est parfait, lui dit-elle. Il est vraiment temps d'y aller, si on ne veut pas tout rater.

Une fois en bas, Grace s'arrêta devant le petit guéridon où était posé le courrier.

— Oh ! regarde ! s'écria-t-elle en dressant une enveloppe. Une lettre arrivée par avion ! De France ! Comme c'est excitant... Mais je ne connais personne, là-bas..., souffla-t-elle en déchirant le rabat.

— C'est peut-être ton oncle ? suggéra Mallory en enfilant son manteau.